

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

VI

RAMIRE DE MENDOZE

(Suite)

Le roi, d'après les suggestions d'Olivarès, demanda l'acte des noces, qui ne put être fourni.

Ici, quelques voiles enveloppaient la narration. Personne ne savait dire pourquoi l'acte de mariage n'avait pu être présenté, certains allaient jusqu'à nier la célébration des noces.

La chose certaine, c'est que l'ordre d'exil fut maintenu. Medina-Celi eut cette fois pour résidence assignée son palais de Séville. Au bout de quelques jours, Eléonor s'enfuit de Madrid avec son enfant et vint le rejoindre. Le roi, dont la fantaisie s'exaltait, la suivit de près à Séville.

Une nuit, à la fin de cette même année 1626, la duchesse de Medina-Celi fut enlevée de son palais, pendant que son mari, chargé de fers comme un criminel, était conduit à la forteresse de Alcala de Guadaïra.

Il était accusé de complicité dans la première révolte de la Catalogne, fomentée par les *deservidores*, dont Louis de Haro, comte de Buniol, était le chef. Une requête en nullité de mariage fut portée devant la Cour des Vingt-Quatre, qui refusa de connaître, faute de pièces produites.

Le nonce apostolique intervint, à cause de la récente arrivée d'Elisabeth de France, la nouvelle reine. Tout cela se termina par l'exil de la bonne duchesse au château de Penamacor. Le duc ne recouvra jamais la liberté. Olivarès eut l'oreille du roi sans partage.

Voilà, en peu de mots, ce que Mendoze put apprendre. On lui dit aussi que le souvenir des deux amis vivait à la Cour, et que les adversaires d'Olivarès, qui étaient puissants et nombreux, se faisaient de ces deux noms, Louis de Haro et Hernan de Medina-Celi, un double drapeau.

Mendoze avait surtout donné son attention aux faits qui concernaient le père et la mère d'Isabel. Ces grandes infortunes de famille ajoutaient pour lui comme une mélancolique auréole à la beauté de la jeune fille. On ne saurait dire si Mendoze éprouvait plus de respect que d'amour.

C'était un culte extatique et dévot dont il entourait cette noble fille de la proscription. Avec quelle joie il eût donné dès lors tout son sang pour lui acheter quelques-unes des gaietés de son âge : un baiser de son père, un sourire de sa mère !

Il nous faut bien avouer pourtant qu'aucune circonstance romanesque, aucun dramatique incident ne marqua leur première rencontre.

Mendoze n'eut point l'occasion de sauver Isabel des cornes furieuses d'un taureau ; il ne l'arracha point aux mains des bandits de la montagne ; il n'arrêta pas même d'un bras sûr et vaillant, juste au bord d'un précipice de cinquante pieds de profondeur, son joli cheval emporté.

Il vint un jour, ce pauvre Mendoze, enhardi par l'angoisse de son extravagant amour, il vint jusqu'au sentier qui bordait

la terrasse du château de Penamacor. Isabel lisait sous le berceau tapissé de jasmins embaumés. Ramire voulait se cacher encore, mais elle le vit. Pourquoi sourit-elle à l'aspect de ce jeune paysan ? Pourquoi rougit-elle après avoir souri ? Pourquoi tourna-t-elle le feuillet avant d'avoir lu, et pourquoi le retourna-t-elle ensuite afin de rechercher le verset omis ?

Pourquoi la vit-on revenir pensive et la tête inclinée ?

Ramire n'avait fait que passer, le poltron ! et sa main timide avait tremblé en soulevant les grands bords de son feutre.

Hélas ! pourquoi, en effet ? Vous souvient-il du premier serrement de cœur ? Pourquoi eûtes-vous ce frisson inconnu ? Et pourquoi votre poitrine souffrit-elle l'amère et délicieuse angoisse ?

Moi, je le sais. Vous aimâtes, parce que Dieu le voulut. L'amour est la seconde fatalité humaine. Elles sont trois : naître, aimer, mourir. Aux fatalités, il n'y a point de pourquoi.

Mendoze revint au château du Comte ; sa solitude fleurit comme un jeune arbre au printemps. Ses journées se remplirent, ses nuits s'enchantèrent. Ce qu'il espérait, ne le demandez point. Elle lui avait souri.

Oh ! bien plus ! Du haut de la terrasse orgueilleuse, une fleur était tombée aux pieds de Ramire.

Jugez si Bonifaz, le philosophe, avait bien deviné ! Ramire était fou.

Adorable et chère folie des jeunes tendresses !

Les nuits là-bas sont faites pour cela : Dieu les a illuminées et embaumées.

Il y avait six mois que, chaque soir, le signal de Mendoze appelait Isabel à son balcon. Le dernier soir, elle lui dit : Demain, nous partons pour Séville.

Mendoze regagna sa ruine, cette fois, étourdi et comme ivre. Il essayait en vain de voir clair dans le trouble de ses pensées. C'était en lui une vague et sourde angoisse. Il s'était endormi dans les pauvres délices de son amour d'enfant.

En lui l'idée de la séparation possible n'avait pas même essayé de naître. Comme il croyait de bonne foi ne rien désirer au-delà de ce qui était, il ne craignait rien. La vie, pour lui, c'était la continuation indéfinie de ces platoniques tendresses.

Tant que dura la nuit, il ne put fermer l'œil. Il sortit de grand matin. Son parti était pris ; il voulait, lui aussi, aller à Séville. Il possédait pour toute fortune quatre pièces d'or qu'il avait rapportées de Salamanque. Ce n'était pas assez d'argent : il lui fallait à tout le moins un cheval, un manteau et un pourpoint de cavalier.

Il se rendit chez le voisin Bonifaz, qui lui rit au nez de bon cœur, en disant :

— Il y a déjà bien des fous à Séville : un de plus, un de moins, il n'y paraîtra guère. Quand il vous arrive d'être embarrassé, ne consultez jamais les philosophes.

Ramire poussa jusqu'à la cabane où dormait Bobazon. Il fut obligé de faire beaucoup de tapage pour éveiller cette tranquille conscience. Quand Bobazon eut connu son cas, il réfléchit.

— Seigneur Mendoze, lui dit-il, je ne veux pas laisser un brave gentilhomme dans la peine : j'ai là dans un coin mes petites économies. Je vous les donnerai, si cela vous convient, pour prix de vos pauvres champs, qui sont devenus des landes et dont vous ne faites rien.

Ramire fut éboui par cette merveilleuse idée.

— Tu es un honnête garçon, répondit-il, et je te remercie d'avoir songé à cela. Je te

donne mes champs, mais je garde la maison de mon père.

Bobazon eut grande envie de se mettre à danser, il parvint cependant à pousser un gros soupir.

— C'est un mauvais marcher que je fais là, seigneur Mendoze, murmura-t-il, mais ne faut-il pas obliger son prochain ?

— Combien as-tu d'économies ? demanda Ramire.

Bobazon alla chercher son pot de terre. Il en versa le contenu sur son grabat. Cela faisait un beau tas ; presque tout était en monnaie de cuivre.

— Hélas ! dit-il, en voici bien plus que ne valent vos genêts, mais, à la grâce de Dieu ! J'aurai tiré de peine un gentilhomme et un chrétien.

Le tas de Bobazon contenait environ quatre cents réaux. Ramire avait de la terre pour une somme décuple, mais à quoi bon marchander ? En conscience cet excellent Bobazon ne pouvait donner plus qu'il n'avait.

Bobazon porta son pot au château du Comte, et Ramire signa un acte de vente.

— Maintenant, dit-il, je puis acheter un cheval, des habits et ce qu'il me faut pour aller à Séville. J'ai mon épée. Vive Dieu ! nous allons voir un peu le monde.

— Seigneur Mendoze, repartit Bobazon, les jeunes gentilhommes de votre sorte ne savent point conclure les marchés. Confiez-moi votre argent. J'irai à Placentia, et dans quelques heures vous aurez de mes nouvelles.

Ramire n'avait aucune raison de refuser cette offre toute obligeante. Aussi bien il lui fallait le temps de fourbir ses épées et son épée.

— Que Dieu te bénisse, voisin ! répliqua-t-il en mettant le magot dans la main du tondeur de mérinos ; tu as été aujourd'hui ma providence. Pars vite et reviens de même.

Bobazon obéit. Ses deux bras, qui portaient le pot contenant les quatre cents réaux, avaient comme un frémissement anoureux.

— Ce serait bien lourd à porter jusqu'à Placentia, se dit-il en tournant le coude du sentier.

Aussi ne les porta-t-il pas plus loin que sa cabane. Le trou était encore ouvert ; il y replça le pot, et le recouvrit de terre qu'il piétina et tassa avec beaucoup de soin.

Bobazon, outre son métier de tondeur de moutons, avait diverses autres industries. La tonte ne va qu'un temps ; il faut occuper le reste de son année. Bobazon raccommodait les vêtements des campagnards à deux ou trois lieues à la ronde ; il repiquait en outre les barnais et menait les chevaux en foire.

Quand il eut enfoui son pot bien-aimé, il se sentit le cœur libre et dispos ; il se dit :

— Me voilà maître d'un joli domaine, sans charges ni dettes ; j'ai payé comptant et j'ai rendu service à un gentilhomme.

Cette dernière idée ajoutait à son bonheur, car il était naturellement serviable.

La mesure où il s'abritait se composait d'une seule chambre, dans un coin de laquelle il avait fait son atelier. Plusieurs casaque déchirées pendaient à des clous fichés dans le mur. Il y avait aussi des brides hors d'usage, des licous de mules, et jusqu'à de vieilles selles dont la bourre sortait par de larges blessures. Bobazon avait tout cela en dépôt pour le raccommodage.

Il consultait l'ombre d'un laurier qui croissait devant sa porte, et qui lui tenait lieu de cadran solaire.

— Il faut trois heures pour aller à Placentia, même à dos de mule, se dit-il ; trois heures pour en revenir. J'ai tout le temps qu'il faut pour me retourner.